

Le Journal des Laboratoires

Nouvelle série – Année 2022 – 6, 7, 8, 9, 0

Mosaïque
des Lexiques

0

Il y a seulement **1** Vincent Van Gogh.

2 versions existent des *Capucines* à «*La Danse*» peintes par Henri Matisse au printemps 1912 à Issy-les-Moulineaux. La première version mesure 192 × 115 cm et se trouve au Metropolitan Museum of Art, à New York; l'autre est au musée Pouchkine, à Moscou, et a comme dimensions 193 × 114 cm.

Les **3** *Grâces* est le titre d'un tableau de Raphaël actuellement conservé au musée Condé, à Chantilly. C'est l'un des premiers tableaux sans sujet religieux exécutés par le peintre. Il montre des déesses romaines représentant l'Allégresse, l'Abondance et la Splendeur.

Presque **4** ans a duré la création de *La Ronde de nuit*, que Rembrandt a achevée en 1642 à Amsterdam.

Vase avec 5 tournesols, une huile sur toile de Van Gogh (98 × 69 cm), est détruite le 6 août 1945 au Japon. Le tableau avait été acheté par Koyta Yamato en 1921. En 1922, il a été exposé à Osaka, le cadre extrêmement lourd est tombé du mur et a abîmé le châssis, mais pas la peinture elle-même. Yamato a refusé par la suite que le chef-d'œuvre soit à nouveau exposé. Le cadre a sûrement joué un rôle dans la destruction de l'œuvre au cours du bombardement américain de Yokohama, car, en raison de son poids, le tableau n'a pas pu être déplacé. Il nous en reste une reproduction colorée, issue d'un portfolio de 1921.

6 couleurs du cercle chromatique sont à la base de toutes les autres couleurs; les couleurs primaires rouge, bleu et jaune et leurs complémentaires orange, vert et violet.

7, place Rik-Wouters (ancienne rue de la Sapinière) à Watermael-Boitsfort, Belgique, est l'adresse où le peintre Rik Wouters vivait avec sa muse Nel, entre 1907 et 1914.

8 peintres d'avant-garde hongrois ont fondé à Budapest en 1909 le groupe «*Les Huit*» : Róbert Berény, Dezső Czigány, Béla Czóbel, Károly Kernstok, Ödön Márffy, Dezső Orbán, Bertalan Pór et Lajos Tihanyi.

9 tableaux du peintre Albert Marquet (1875-1947) se trouvaient dans la collection de Sergueï Chtchoukine, en Russie.

10 est le nombre précis de pommes que je cherche dans les tableaux de Paul Cézanne, mais je ne les trouve pas, il y en a toujours trop ou pas assez.

11 enfants, une veuve et **37** tableaux a laissé Johannes Vermeer quand il est mort en 1675, à l'âge de 43 ans, à Delft, aux Pays-Bas.

12 marches doit monter Theodoor Kooijman pour arriver dans son atelier au premier étage de sa maison.

13 faux tableaux, dont 7 Vermeer, ont été réalisés par Han van Meegeren, un faussaire hollandais.

Dans le **14^e** arrondissement de Paris se trouve la tombe de Daniel Arasse (1944-2003), historien et critique d'art français.

Les **15** premiers jours du voyage d'Henri Matisse au Maroc en 1912 se passent sous une pluie battante. Il travaille donc à l'intérieur à des natures mortes.

Pierre Bonnard a rencontré Marthe dans la rue quand elle descendait d'un tramway en 1893. Elle prétendait avoir **16** ans et être issue d'une famille aristocrate. Bien plus tard, il a découvert qu'elle avait huit ans de plus et venait d'une famille modeste du Berry. Malgré l'avis réservé de ses meilleurs amis, Félix Vallotton et Édouard Vuillard, Pierre Bonnard ne l'a jamais quittée.

17 tableaux et dessins (Boudin, Pissarro, Marquet, Degas, Guillaumin, Utrillo) font partie d'une nouvelle donation par la famille Senn au musée d'Art moderne André-Malraux du Havre en 2015.

PIET MONDRIAAN '18 est la signature en bas à gauche de son autoportrait conservé au Kunstmuseum de La Haye, aux Pays-Bas.

19 euros est le prix pour 420 ml d'huile blanc titane chez Marin Beaux-Arts.

20 ans (en 2022) est l'âge du Palais de Tokyo! Dédié à la création contemporaine, ce lieu parisien est le plus grand centre d'art d'Europe.

21 musées ont prêté 56 œuvres pour l'exposition «*El Greco et son atelier*» qui a eu lieu du 16 octobre 2007 au 5 janvier 2008 au musée d'Art cycladique d'Athènes.

22 ans a David Hockney quand il s'installe à Londres pour faire ses études au Royal College of Art.

Il n'y a pas **23** femmes qui ont partagé la vie de Pablo Picasso, mais seulement **7** : Fernande Olivier, Eva Gouel, Olga Khokhlova, Marie-Thérèse Walter, Dora Maar, Françoise Gilot et Jacqueline Roque.

24 décembre, le Metropolitan Museum of Art de New York est fermé.

25 cm est la hauteur d'une nature morte peinte par Giorgio Morandi en 1955, se trouvant au Museo Morandi à Bologne.

26 est l'âge de Jean-Michel Basquiat l'année précédant sa mort en 1988.

Pages suivantes : divers propos rapportés par François Hiffler et souvenirs de Frédéric Danos, Sabine Macher, Pascale Murtin, Flore Eckmann et Antoinette Ohannessian.

Le GROUPE DE TRAVAIL DE GROUPE pour un TRAVAIL DE GROUPE DE TRAVAIL réunit gens de tous métiers, artistes, chercheur-ses (d'emploi) et quiconque le souhaite. Un lundi par mois, il tente d'explorer et d'approprier le mot TRAVAIL.

Souvenirs de la réunion du lundi 21 février 2022
Souvenirs de la réunion du lundi 21 mars 2022
Souvenirs de la réunion du lundi 19 avril 2022
Souvenirs de la réunion du lundi 9 mai 2022
Échos de deux conversations à la mission locale
Souvenirs de la réunion du lundi 20 juin 2022

Cahier 2
Cahier 3
Cahier 4
Cahier 6
Cahier 7
Cahier 9

La séance se tient dans le hall.
Florian et Camille B., armés d'une bassine, s'occupent de Yolanda, l'une des poules du jardin dont les pattes nécessitent des soins vétérinaires quotidiens.
Sitôt la pommade passée, débute la lecture de l'agenda de la semaine par l'équipe des Laboratoires au complet.
Chaque membre expose ensuite la liste de ses tâches quotidiennes.
Le témoignage se termine en chanson.
Sabine Macher, puis Frédéric Danos font respectivement entendre un texte.
Bruno Teocoli improvise un discours théorique.
Le tout entrecoupé de silences et de conversations.
Puis le bar est ouvert et, sortis du four, les *paes de queijos* pétris par Margot circulent.

J'aime bien ces temps de silence qui s'établissent entre les interventions.

Il n'est pas aisé de réagir et de commenter immédiatement ce qu'on vient d'entendre. J'aurai une idée demain, après-demain peut-être.

La forme inattendue que vous avez donnée à votre témoignage, à la fois théâtralisée et dépourvue d'émotion, est troublante.

Vous n'avez pas parlé d'argent. Je constate qu'on parle rarement d'argent.

J'aime bien quand on peut se couper la parole.

Les hommes prennent toujours plus facilement et plus longtemps la parole en public.

J'ai eu l'occasion de TRAVAILLER avec un monsieur qui avait suffisamment de charisme et de talent pour redistribuer très équitablement la parole à tout le monde dans toute réunion.
– Oui mais tu vois, c'était justement un homme.

Pas toujours besoin de charisme pour faire circuler la parole : une simple remarque personnelle parfois suffit, comme cela vient d'avoir lieu.

Les femmes ne sont pas les seules à devoir conquérir la parole. Les «pauvres» sont également dans ce cas, ayant souvent moins accès aux codes et éléments de langage valideurs.

Est-ce que je peux avoir du thé?

(Brahim Ahmadouche, autodésigné maître de cérémonie, fait passer des verres.)

J'ai trouvé l'ambiance un peu froide, non?
Je m'attendais à ce que notre exposé suscite davantage de réactions, des critiques, des questions.

Quand personne ne prend la parole, est-ce pour mieux la laisser aux autres?

Vous avez présenté vos tâches respectives au-delà des *fiches de poste* traditionnelles, de façon concrète et intime. C'est étonnant (touchant). Merci.

Je ne sais pas pourquoi, c'est nouveau, on applaudit après chaque intervention aujourd'hui.

Certaines personnes ont été décontenancées, qui s'attendaient à des discours sur le TRAVAIL, peut-être à des revendications.

Parmi la trentaine assis en rond dans le hall des Labos, les membres de l'équipe avaient listé leurs tâches et chacun chacune lut sa liste, sa liste des courses, me dis-je en retournant à la maison à vélo. La liste des courses, n'est-ce pas une grande figure du travail ? une quasi-tautologie, tant elle induit toute une série de compétences, de travaux qui sont des travail-s, continuais-je à me dire. Quand on a plusieurs emplois, on ne dit pas « j'ai plusieurs travaux », on dit « j'ai plusieurs travail-s ». Parce que quand on a un travail, on dit « c'est mon emploi ». Quand il désigne un emploi, travail serait-il invariable ? Faut-il prendre cette assertion au pied de la lettre ? Le travail est invariable et nous lui préférons les gazons paresseux... Bref, m'interromps-je, la liste des courses est un parangon du travail. Il faut la déterminer, l'organiser, la noter, puis il faut la suivre, la cocher et la déployer en rangeant, en cuisinant (découper, détailler, peler, écaler, écraser, réduire, fondre, cuire, rôtir...), en servant, en desservant, en optimisant, en restaurant, en lavant, en réassortissant, et à nouveau ranger pour mieux déterminer, etc. Le tout sans rémunération. Après la lecture des listes quelqu'une avait fait remarquer : « vous ne parlez pas d'argent ». Nous savons que les employé-es des Labos sont rémunéré-es.

on est assis en cercle dans le hall d'entrée des Laboratoires.

il y a un quart de lune du deuxième rang où s'assoient en priorité celles et ceux qui arrivent plus tard, sauf un.

il fait jour. on se voit autant qu'on est vu.

il y a des scotchs sur le mur avec les prénoms des membres de l'équipe des Laboratoires auxquels la séance est consacrée en tant qu'exemple d'un groupe de travail de groupe, tout au moins j'ai compris ça.

à peu près au centre du cercle, Brahim Ahmadouche fait les mouvements et les sons d'une cérémonie de thé – il lève le bras avec la théière qui verse, il baisse le bras avec le verre qu'elle remplit jusqu'au bord sans déborder. je ne vois pas la poule, qui fait aussi partie de la présentation du travail de groupe du travail des Laboratoires d'Aubervilliers pendant qu'on lui soigne la gale sous ses écailles. le chat est sur la table.

j'entends le planning de la semaine qui a commencé le matin du jour que nous sommes.

je pense aux phalanstères pendant l'énumération des tâches plus ou moins partagées, allant des poubelles à la programmation entre le jardin et le bâtiment. les styles de langage distinguent les personnes, mais tout le monde lit un texte ou le connaît par cœur. on remue aussi dans les feuilles des autres et, à la fin, le groupe chante avec Pascale Murtin dont l'anniversaire est dans le chapeau du mercredi.

je lis un texte court induit par la lecture des exposés et souvenirs des séances précédentes du groupe de travail de groupe, qui légende des images et remplace deux mots par deux autres. c'est incompréhensible et j'essaie de me rattraper en ajoutant le mode d'emploi. Frédéric Danos lit un long texte où son père fait du bon travail et John Giorno n'aime pas la famille.

des voix de femmes parlent des voix de femmes.

après on parle debout en cercle devant la porte avec des personnes venues là pour la première fois. on fume un peu, c'est doux, on ne crée aucune valeur et il fait nuit.

Ma fille de route est dans le désordre : feuille de route.

Je dois simplement annoncer les jours de travail, travaillés.

Le vendredi est après le jeudi. Benjamin tente de me les mettre en ordre : le samedi arrive en tête, je fais la moue (tête) : un air piteux. Ça me rappelle une chanson comme un python en escalade dans les Alpes. Tou-te-s les salarié-e-s sur la circonférence échelonnés non selon leur échelon, un désordre organisé, du théâtre vivant non improvisé sage et contenu et continu dans un temps restreint donné.

On ne parle pas d'argent.

Le débat ensuite est ouvert. Sabine a préparé un court texte, énigmatique pour qui n'a pas suivi les séances du groupe de travail de groupe. Frédéric a préparé un long laïus pour partie en anglais.

Quelque cinq spectateurs prennent la parole : l'un est heureux de prendre part à l'expérience pour sortir d'une déprime parentale et souhaiterait même creuser et prolonger l'idée du groupe ; une autre constate après trois échanges qu'il n'y a que des hommes qui ont pris la parole. J'argue que les premiers commentaires viennent tout juste d'avoir lieu et qu'on ne peut établir encore de statistiques.

Plusieurs filles prennent la parole sur l'effective invisibilité des femmes dans le débat public.

Je ne sais plus si le dimanche est dans le planning mais je crois que oui. En plus, ça semble raccorder avec le fait que le lieu respire et transpire le vivant, et donc qu'il ne s'arrête pas forcément de vivre le dimanche (sans qu'il ne s'agisse non plus d'exploitation salariale déguisée. À ce moment-là, je pense aux familistères et que j'ai envie d'aller voir celui de Bataville).

Ensuite, chacun se présente par son prénom et l'intitulé de son poste et décrit ses activités au sein des Labos en énumérant des actions plus ou moins détaillées.

Ça semble franchement en lien avec leur vécu et je suppose que c'est donc un peu éloigné de la fiche de poste que chacun-e a signée. Sont mentionné-e-s : les pattes des poules, les repas, les imprévus, les refus, les rendez-vous, la coordination, la préparation, la recherche, la présence, les appels, les « Bonjour, non nous ne sommes pas un laboratoire d'analyses, merci, au revoir », l'accueil, la programmation, l'écoute, les réponses, l'exécution, la régularité, la non-régularité, les tuiles... Aussi, j'apprends qu'Elso (Elzo ?) est étudiante en art et fait son stage aux Labos.

À un moment, Brahim m'a tendu un verre de thé à la menthe.

Tout ça était entrecoupé d'interventions faussement spontanées (le téléphone qui sonne, quelqu'un qui rentre par inadvertance en plein Groupe de Travail de Groupe, quelqu'un d'autre qui demande de l'aide...), ce qui laissait penser, là encore, que rien aux Labos n'était réglé comme du papier à musique (bien que, pour le coup, ces interventions l'étaient).

Ça a quand même créé un doute chez moi lorsqu'un monsieur, dont je ne me souviens pas du prénom mais qui avait un accent italien notable, est entré volublement en s'excusant pour son retard et en se joignant ensuite à la discussion. Je crois qu'il était réellement en retard et très intéressé de venir échanger à propos du TRAVAIL, mais je me plais tout de même à encore imaginer qu'il était dans la trame d'un scénario.

Enfin donc, on parle tous ensemble. Il y a plein de nouvelles têtes venues pour des raisons tout à fait différentes. Il y a quelques retours sur la proposition de l'équipe des Labos. Par exemple, personne n'a jamais parlé de salaires et quelqu'un le souligne. Ce qui m'a particulièrement marquée, c'est que tout le monde a l'air heureux, certains vraiment TRÈS heureux, mais ce sont peut-être les plus expansifs, de TRAVAILLER. Ensuite, les interventions se ramifient. Certain-e-s venu-e-s pour la première fois et dont j'ai oublié le prénom mettent en perspective ce à quoi ils s'attendaient vaguement à assister et ce qu'ils ont spécifiquement trouvé. Sabine lit une proposition qui prend appui sur des photographies des souvenirs de la réunion. Un homme, s'annonçant *poète* autrefois et *sans profession* maintenant, nous lit le texte qu'il a écrit. Je me souviens d'un rejet violent de la cellule familiale et de beaucoup d'amour pour John Giorno. J'avoue m'être évadée par moments mais jamais très longtemps. François évoque les prochains rendez-vous et invite à se projeter dans la restitution du 4 novembre. Claire questionne le genre de celles et ceux qui interviennent et, plus largement, le fait d'être une femme/un homme et de PRENDRE la parole ou pas. Quelqu'un met plutôt l'accent sur le temps, qu'il ne faudrait pas perdre parce qu'on ne l'aurait pas vraiment, et insiste donc sur la parole qui devrait circuler au maximum et n'être surtout pas monopolisée. En si grand comité (ce qui, dans ce contexte, représente plus d'une dizaine de personnes selon moi), j'avoue souvent me demander si ce que j'ai à dire est suffisamment pertinent pour chercher justement à occuper une place. Parfois, la question ne se pose pas et c'est une urgence de parler, mais la plupart du temps, encore une fois lorsque le groupe est important, dans le doute et avec l'impression qu'il me manque du recul, je me tais. Le monsieur italien, lui, prend la parole et dit : IL FAUT PARLER!

Prendre la parole, est-ce toujours la prendre à quelqu'un? À quelqu'un qui allait la prendre?
À quelqu'un qui aurait pu la prendre?

Dois-je prendre la parole avant de savoir quoi dire?
Puis-je me permettre d'attendre de savoir quoi dire avant de la prendre? Ou est-ce courir le risque de ne jamais la prendre?

Écouter sans prendre la parole, est-ce participer? Prendre la parole sans écouter, est-ce participer? N'écouter ni ne prendre la parole, est-ce participer?

Prendre la parole, est-ce dire aussi «je prends la parole»?
Être une femme et prendre la parole, est-ce dire «je suis une femme qui prend la parole»?
Est-ce dire «je suis une femme et je prends la parole aux hommes»?
Être un homme et prendre la parole, est-ce dire «je suis un homme qui prend la parole»?
Est-ce dire «je suis un homme et je prends la parole aux femmes»??

Quelle est la fonction d'un animal (chat, poule) au sein d'une équipe de travail?
Objet de soin? Sujet de conversation? Trafic d'affects? Médiation? Doudou? Mascotte?
Bouche à nourrir?

Voici un peu plus de trois ans que je suis à la retraite, que j'ai prise dès le premier jour légal pour les professeurs des universités en France : 66 ans et deux mois. À vrai dire, je serais bien resté un peu plus longtemps dans mes fonctions de directeur du musée des Arts et Métiers – je le pouvais, grâce notamment à mon jeune fils qui était encore aux études –, mais des circonstances trop longues à expliquer ici m'ont amené à quitter la fonction publique dès ma « radiation des cadres » (c'est la formule officielle, nullement infamante, contrairement à ce qu'elle laisse entendre). Au tout début, ce fut le bonheur : fini le stress des lundis matins, les multiples réunions tout au long de la semaine, les présences de courtoisie à chaque inauguration. Mais un coup sur la tête m'a vite réveillé.

J'ai voulu profiter de ma liberté nouvelle pour aller voir une exposition au Grand Palais un lundi après-midi – plage horaire inconcevable jusqu'alors. J'y suis arrivé tout guilleret et me suis retrouvé englué dans une masse de personnes âgées évoluant à petits pas d'un tableau à l'autre. J'avais envie de les bousculer – j'ai plutôt fui à grandes enjambées. Ainsi donc, c'était ça ma condition nouvelle : une insertion objective dans le troisième âge culturel qui passe d'une exposition à l'autre à longueur d'année. J'en ai été violemment secoué : me voir dans le miroir des autres de mon âge m'a été insupportable. Que mes doubles soient parfaitement opérationnels sur le plan intellectuel ne me consolait pas : c'était la vue de ces corps lents et ventripotents qui me perturbait le plus. Car c'est ainsi que je ne pouvais manquer d'apparaître, moi aussi, aux yeux des autres. Alors que dans mon autoperception, j'étais d'une autre génération, plus proche de la cinquantaine dynamique, le pas vif et les cheveux à peine grisonnants. Mêlé à mes semblables, je plongeais au fond du trou, *self-esteem* en berne totale.

C'est ainsi que j'ai commencé à faire du yo-yo sur la carte de la courbe en S de l'estime de soi. On connaît la réalité de cette courbe en divers domaines, par exemple l'adaptation des étudiants dans un pays étranger : au début tout va bien, le pays est formidable ; puis, vers Noël, on plonge – le pays est sinistre. Et ensuite, on remonte jusqu'à retomber un peu avant de rentrer dans son pays d'origine. Des dizaines de thèses ont testé ce sympathique hippocampe. Je propose de l'appliquer à l'estime de soi en situation de retraite. On pourrait même en faire un jeu de mots : la courbe de l'S-time...

J'ai donc commencé par dégringoler sur ma courbe en S. A suivi une remontée par paliers, avec des rechutes, un peu comme si se déroulaient, sur fond de grande esse, de petites courbes plus ramassées dans le temps. L'exercice a donc consisté à rester bien en selle sur l'hippocampe : il fallait réussir à le dresser pour qu'il ne courbe pas l'échine trop vite. Il s'est donc agi de le nourrir de ressources narcissiques diverses, contrebalançant les inévitables trous d'air. Trois exemples, situés à quelques mois d'intervalle l'un de l'autre.

Un collègue suggère à une jeune chercheuse étrangère s'intéressant aux musées techniques de me consulter sur l'évolution de sa thèse. Elle cherche en fait non tant un encadrement qu'un financement un peu solide au sein d'un établissement parisien. Je comprends rapidement qu'elle est brillante, mais que son interdisciplinarité l'amène à se trouver marginalisée lors de chaque concours de bourse de thèse. Je dois constater que je suis devenu incapable de l'aider, parce que j'ai subitement perdu mon « pouvoir symbolique » en basculant dans le monde des professeurs retraités : je ne peux plus lui dire d'aller voir tel collègue avec quelque chance de succès – je ne pourrais renvoyer l'ascenseur à ce collègue. Elle est aux marges du champ académique et ne parvient pas à se rapprocher de son centre de gravité. Je suis en train de la rejoindre, en venant de ce lieu qu'elle voudrait tant atteindre. Inutile de dire que je suis rentré chez moi le moral dans les chaussettes, alors que d'habitude, un déjeuner avec une jeune chercheuse me met de bonne humeur pour la journée.

Quand j'ai quitté mon studio pour me rendre à cette invitation à déjeuner de la directrice d'un musée situé dans la grande banlieue parisienne, un rayon de soleil m'a convaincu que je pouvais y aller en veste. Mais, lorsque je sors du métro à La Courneuve pour prendre le bus, il pleut presque à torrents. C'est jour de marché : j'en profite pour compléter ma collection de parapluies. Trombes d'eau. Le bus n'arrive pas. Foule compacte sous l'abri. Je commence à être en retard, alors que je suis parti bien en avance. J'appelle mon rendez-vous qui me dit qu'elle ne peut attendre, qu'elle n'avait qu'une heure pour notre déjeuner, et qu'elle ne comprend pas pourquoi j'ai pris ce long itinéraire... Je lui propose de remettre notre déjeuner à une autre fois. « Tu es sûr ? » me dit une voix faussement désolée. Il ne me reste plus qu'à sauter du bus, prendre celui d'en face, replonger dans le métro et rentrer chez moi, 3 heures après en être parti. Je me suis dit qu'au temps où j'étais moi-même directeur, un collègue ne m'aurait sans doute pas fait un coup pareil. Mais aujourd'hui, j'étais juste un p'tit vieux qui a tout le temps, qu'on pouvait remballer chez lui sous la pluie. Cela dit, j'avais au moins échappé à une chose : une visite du musée que la directrice m'avait proposée avec un groupe de vieux notables d'une société savante – chose que j'avais en sainte horreur quand j'étais aux manettes.

Mon vieux copain m'avait juste demandé de bloquer ma soirée du 6 septembre pour un verre avec quelques collègues de l'Université de Liège qui voulaient saluer à la fois mon départ à la retraite et mon retour dans la ville où j'avais fait mes études et passé la première moitié de ma carrière. Pourquoi pas ? Le geste me paraissait sympathique. Mais quand je suis entré dans la cour de la Maison de la presse, je me suis demandé ce que tous mes amis d'enfance faisaient là avec le ministre de l'Enseignement supérieur, l'ancien recteur et une multitude de collègues. Je n'ai pas immédiatement compris qu'ils m'attendaient, tout simplement. Je me suis retrouvé assis sur un nuage pendant plusieurs heures, tandis que les discours et les cadeaux défilaient. Nous avons ensuite bu de la bière et mangé des frites, distribuées depuis une guinguette installée dans la cour. Il faisait beau ; nous sommes restés longtemps à lire les messages envoyés par ceux qui n'avaient pu être présents. Le but du jeu était de me caractériser en trois mots. J'ai adoré celui que mon fils avait envoyé : « drôle, cultivé, impatient ». Trop bien vu !

On peut aisément placer les trois exemples, tels des plots, sur l'échine, le sommet du crâne et la bouche de mon hippocampe. La courbe en S réapparaît ; il ne serait pas difficile de la renforcer avec de multiples autres aventures du quotidien. Tout le but de la manœuvre consiste à garder les rênes de l'hippocampe de manière suffisamment ferme pour qu'il n'ait tendance ni à se coucher à l'horizontale ni à se dresser à la verticale. Dans le premier cas, la vie risquerait de devenir une morne plaine, dans le second, une montagne russe. Il s'agit de repérer les ressources narcissiques les plus consistantes pour soi et de s'en nourrir régulièrement, que ce soit en réussissant à retourner à son avantage une situation humiliante, en se repassant régulièrement un *do-good movie* qui s'est gravé dans le fond du cortex, ou encore en osant assumer que l'on est plus à l'aise avec une autre génération que la sienne. Personnellement, j'assume aujourd'hui sans honte que le pouvoir me manque. Mais je « fais avec ». Et je sais que tant que je réussirai à faire rire mon hippocampe dans son for intérieur, tout ira bien.

On fait la pause maintenant?
 On mange quoi?
 Des sandwichs du magasin?
 Avec la soupe?
 Il fait chaud, pas de soupe.
 Pas de sandwich, on en mange toutes les fois!
 Le libanais?
 C'est loin...
 Des frites?
 ...
 Une salade?
 Avec quoi?
 Des tomates... et des concombres?
 ... des olives!
 Des olives à l'ail et au persil, ça c'est super.
 Pas d'ail pour moi s'il vous plaît.
 Du poulet?
 Je mange pas de viande...
 Du fromage?
 Ah oui, le fromage frais du boulanger d'à côté!
 Avec ses crêpes marocaines alors! Je les adore, elles sont onctueuses et délicieuses.
 Vous prendriez aussi un peu de pain pour moi s'il vous plaît?

Je vais chercher les légumes, qui vient?
 Zineb?
 Avec plaisir ma chérie.

Salam aleykoum!
 Je prends aussi du citron pour Marie.
 On a besoin de liquide vaisselle non?
 Et de la menthe pour le thé de Sophie.
 La salade n'est pas belle, prenons seulement les concombres.

Des olives vertes ou noires?
 On prend les deux non?
Shukran.

Tu es très belle avec cette écharpe!
 Oh merci! Je suis contente que tu sois là avec nous.

Je peux aider dans la cuisine?
 Je mets de l'huile dans le fromage.
 Je peux prendre ton couteau?
 Je mets les couverts.

Un bol d'olives à l'ail, et un autre sans ail pour Alexis.

Le jour où on a préparé une salade avec Zineb et



Toupie
 Filippo Brunelleschi, *L'Hôpital des Innocents*, Florence, 1419.
 Craie et bâton d'encre de Chine
 Stasse bleue
 Lune
 Balthasar Burkhard, Jeu des sept familles.
 «*Sur la peau du buffle, des taches noires tracent les frontières de pays inconnus.*»

acheté du fromage et du pain à la boulangerie d'à côté

Te – Oh! – frire,
la peau de un fruit
– frais.
Irais-tu sur la jetée pour re – se voir?
Oh!
– Re se voir?
En bordure de table,
dans la poche intérieure d'un vêtement,
camouflé dans le courrier.
Re – se – voir.
Sans qu'il ne soit question de contrepartie
le cadeau capture
la partie immergée de l'échange.

Lecture partielle d'un livre de Thomas De Quincey, *Confession d'un mangeur d'opium anglais*, par Tiziana Penna. En guise de répétition, avant l'heure du rendez-vous officiel au Centre Pompidou, Tiziana a choisi de me chuchoter *Confession d'un mangeur d'opium anglais*, sur une banquette molle faisant dos aux toilettes et face à l'entrée du cinéma. Dérangée par les allées et venues des usagers de Beaubourg, elle m'a enjoint de me lever et de marcher à ses côtés tout en continuant sa lecture. Après une cinquantaine de pas et retour, parallèles au guichet «spectacles vivants», Tiziana a eu un trou de mémoire, a essayé de revenir en arrière, a recommencé et fut sauvée par l'arrivée de la véritable lectrice.

C'est la phrase «Votre livre vous attend» qui m'a d'abord attrapée par le bras et enchantée. Effectivement, mon livre personnifié m'attendait, nous avons disposé elle et moi nos chaises dans un endroit choisi par nous deux et nous sommes assises côte à côte.

Dans mon souvenir, la beauté réside dans l'attention première au visage – puisque ce livre en a un – dont les mots sortent, à cette bouche et à sa façon particulière d'articuler les mots, à ses intonations, toute cette prosodie à moi seule destinée, dans une intimité de lecture réelle. Puis, peu à peu, comme une navette se dissocie de la fusée, mon attention s'est détachée de la source émettrice pour aller voyager dans le corps du texte et dans la ciselure de l'écriture. Ce passage de la personification du livre par la lectrice à la personnalité du texte – cet envol – fut une expérience magnifique.

C'était la première fois que j'écoutais un livre vivant; étant écrivain, cette expérience me semblait nécessaire – plus que nécessaire, elle est inoubliable. Passé la fragilité de l'instant, où deux inconnus s'installent pour laisser place à la littérature, j'ai été immédiatement transporté dans les mots prononcés. La personne auprès de moi se muait en confession intime, chuchotée, parmi le brouhaha ambiant. C'était aussi troublant qu'un aveu sur l'oreiller. Transporté à une autre époque, pris instantanément par les phrases sans cadence, brutes, j'ai lu les yeux fermés.

Mon livre vivant s'est étonné de ma fixité... Mais nous étions l'un comme l'autre au-delà de nos corps, le livre déversant, et moi accueillant.

Une expérience de l'esprit pourtant diablement sensuelle.

Pascale Murtin, Agnès Thurnauer, André Royer.

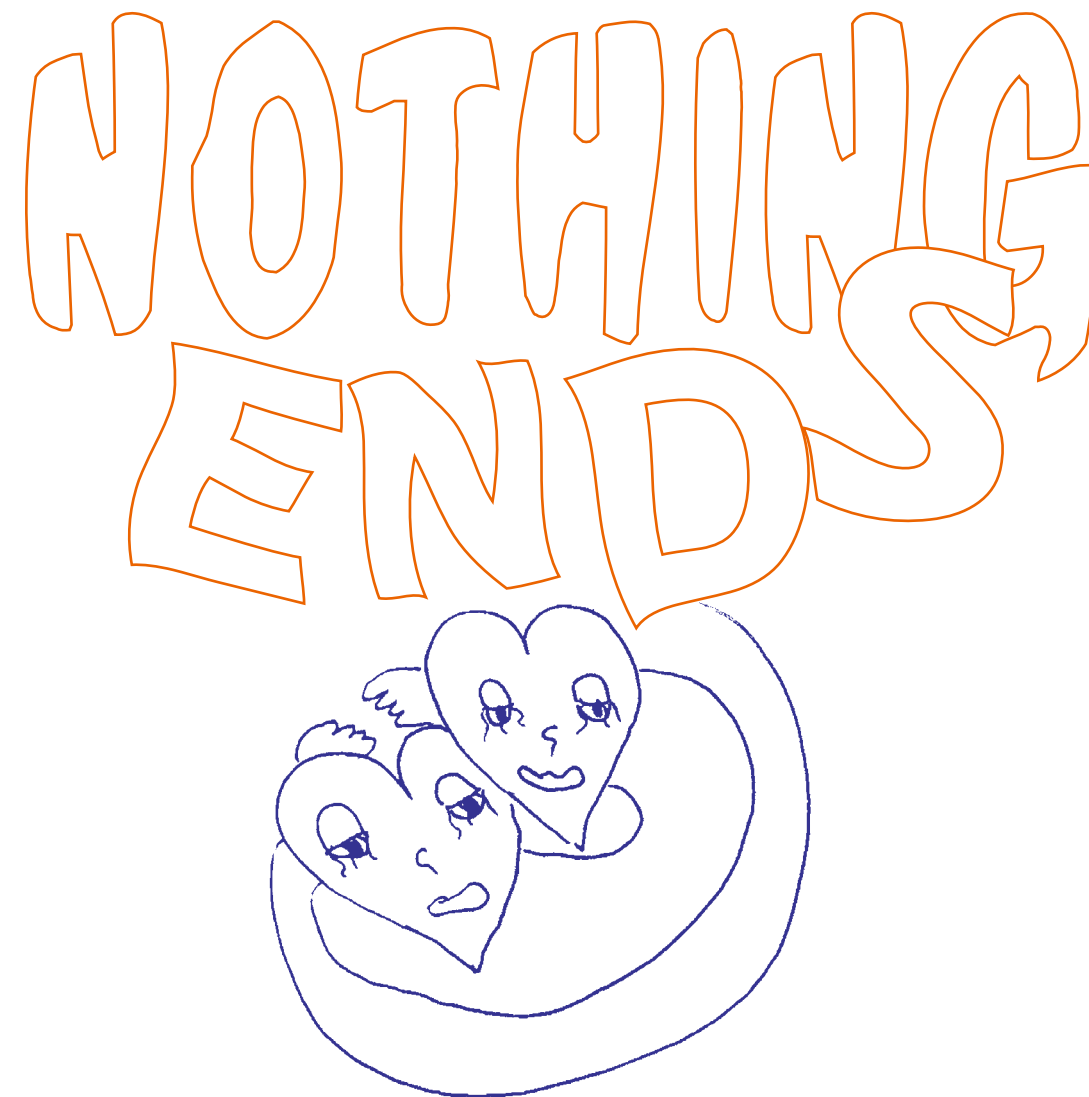
cher livre
quand je suis arrivée pour ma séance, tu étais déjà en lecture.
en t'attendant, je me suis assise sur un petit lit avec des coussins en tissu écossais,
puis allongée.
tu as bien voulu te coucher avec moi et je pense qu'un mangeur d'opium comme
Thomas De Quincey aurait fait pareil. comme nos têtes étaient côte à côte, ta voix
est entrée directement dans mon oreille.
une fois, tu as laissé un silence, en cherchant la suite d'une de tes longues phrases
dont je n'aurais pu écrire aucune.
maintenant, c'est de lui que je me souviens.
je t'embrasse

Quand *La vie est ailleurs* a commencé, je suis d'abord rentrée dans une langue et, ensuite, dans un corps. Face à moi, ou plutôt tout près de moi, sur des fauteuils disposés tout à côté l'un de l'autre, le livre vivant (une toute jeune femme) s'est mis à dérouler le récit de ce jeune homme, de sa mère et de son père, et, au fur et à mesure que l'histoire s'ouvrait devant moi, je voyais des gestes précis se dessiner dans l'air; une main indiquer telle action, un doigt levé signifier tel silence. C'est cela, je crois, ce que je retiens de cette lecture par cœur et à voix haute, dans le silence feutré de la BPI du Centre Pompidou : une lecture incarnée qui fend le silence.

Il se trouve que j'ai eu avec le livre *La vie est ailleurs* une double rencontre : une par lettre et l'autre de vive voix au Centre Pompidou. Le livre en question devait être un peu troublé, j'imagine, d'un lecteur si insistant. À vrai dire, je n'ai pas volontairement doublé ma lecture de ce livre, je n'y ai pas vraiment pensé, enfin j'ai pensé j'aime ce livre c'est tout, ça me fait plaisir de partager encore un peu de temps avec lui.

Nous sommes allongées côte à côte sur un divan public. C'est un flot qui nous sépare des circulations alentour. Du récit je n'ai presque rien retenu. Juste une mélodie, une langue savante, presque trop précieuse. (Des personnages sophistiqués, sans doute. D'un autre siècle.) Ta main scande le texte avec légèreté, comme battant la mesure, soulignant la musicalité de phrases sans fin. Entre ta main et ta voix, se tissent alors des fils invisibles qui semblent suspendus à un arrière-lieu, sorte de nuage pulsant fait de la matière même de ta mémoire. Ne pas rompre ces fils, fragiles, et les laisser se dérouler.

Sabine Macher, Chloé Déchery, Joaquim Fossi, Julie Perrin.



Le texte qui suit est extrait d'une performance donnée aux Laboratoires d'Aubervilliers le 2 septembre 2022 [La Mosaïque des Lexiques, «réunions», *ndlr*]. C'est un gribouillis expérimental qui comprend des éléments du spectacle et du film en cours, *We Have Decided Not to Die*.

Traduction de Claire Finch et Louise Siffert

Texte original de Louise Siffert et Claire Finch

Cahier 6

♠ Il y a une dizaine d'années, un cœur un peu âgé, et un autre cœur plus tout jeune non plus...

♠+♥ Se retrouvaient seuls au monde.

♥ Vous savez, ce n'est pas facile de faire une recherche expérimentale sur les origines de la vie.

♠ Donc, iels ont décidé de créer un nouveau type de foyer.

♥ Vous savez, comme un processus intérieur que vous utilisez pour développer de nouveaux schémas. Mais iels étaient trop fatigué-e-s pour se préoccuper des perceptions.

♠ Divisé-e-s entre le corps, le mental, et tout ce qui existe tant qu'on est en vie.

♠ Le cœur a quatre pièces. Dans chacune d'elles est stocké un sens subjectivement différent du présent, du futur, du possible, du nouveau.

♥ Si nous modifions nos corps?

Nos environnements? Nos sens? Notre sens du « je »?

Comment trouver les protocoles qui nous permettent de vivre éternellement?

♠ Nous essayons de trouver un moyen d'être politiques tout en étant ensemble.

♥ Par « vivre » pour toujours, entendons-nous « aimer » pour toujours?

Pouvons-nous remplacer « vivre » par « aimer »?

♠ L'amour peut-il être une architecture?

♥ Si l'architecture signifie toutes les constellations autour de ton corps – oui. Forme et contenu, contenu et forme, main dans la main.

♠ En physique, un champ est quelque chose qui a une quantité physique associée à chaque point d'un espace-temps. Ou bien, tu peux le penser comme un modèle d'énergie distribué à travers l'espace et le temps.

Et entre les secondes et les particules.

Dans un espace vaste et invisible.

De nulle part, des croquis électriques ténus gribouillés avec une lumière électrique liquide apparaissent et disparaissent.

Plus vite que ce que l'œil humain ne peut détecter. Comme ceci et cela, ici et là, maintenant et après.

La règle est inverse, mais subversive : le champ électrique du proton se reconnaît dans l'électron. Leur attirance est multiple, mais si bizarre qu'elle ne fait pas partie de la contemporanéité. Iels tombent chacun-e-s dans l'espace-temps physique et quantifié de l'autre, iels retrouvent une fin, iels recommencent.

♥ Toute cette physique, c'est un peu comme de la poésie.

♠ Je sais!

♥ J'aime ce que ça fait dans mon corps!

♠ La perception doit avoir un corps.

♥ Je veux apprendre à voir avec des sentiments.

♠ C'est une question de texture. Il existe des centaines, voire une infinité de textures – mais il est très rare que les gens en perçoivent ne serait-ce qu'une ou deux. Dans ce monde, la texture est moins importante que ce que tu dis pouvoir voir.

♥ Nous nous reconfigurons.

♠ Je sais que dans la postmodernité, je n'ai aucune densité ontologique, mais j'aspire quand même à ma transformation!

♥ Fais quelque chose
fais quelque chose
fais quelque chose
fais quelque chose
puis meurs!

♥ Nous sommes à la recherche des procédures architecturales qui nous aident à nous reconfigurer. Nous sommes à l'intérieur, car l'intérieur est une architecture intime. Et c'est dans les architectures intimes que sont créés nos protocoles de destin. Mais comment les corps peuvent-ils se sentir chez eux à travers la réalisation d'espaces habitables?

Comment les espaces peuvent-ils être des extensions des corps, alors que les corps humains sont tous différents et changent tous les jours?

Nous existons dans une variété infinie de formes.

Mais l'espace se renouvellerait-il chaque jour?

Les habitudes iraient et viendraient, et les architectures nous réuniraient, avec énergie et affections, pour habiter nos corps?

♠ Maintenant que nous allons vivre éternellement, nous devons comprendre comment le faire. Si ce processus peut sembler terriblement abstrait, il est en réalité codifié dans des textes politiques depuis des siècles. La première fois que je t'ai vu, je me suis dit que tu possédais une différence principale, mais que nous avions des similitudes fondamentales. Pourtant, maintenant, je me sens si lamentable.

Je me sens désespérée et sexuellement bancal.

♥ Et je dis : Comment pourrait-il y avoir une autre possibilité?

Et je dis : Tout est prévu.

Et je dis : Tout commence monotone.

♠ J'ai peur à chaque fois que je sors, à chaque fois que je me promène dans la rue, que les gens qui vivent ici, qui vivent dans ce quartier avec toute cette droiture haussmannienne beurk glam, qui mangent leur pain aux raisins et poussent leur énorme poussette de bébé fantaisiste, ne me voient que comme la moitié d'un cœur.

♥ Et quand après cela...

Nous nous sommes installé-e-s dans un monde confortable. Que veux-tu dire par confortable?

♠ Si je ne suis pas avec quelqu'un, poussant ma propre poussette pleine de pains aux raisins, alors

je ne suis rien, personne!

Un cœur incomplet!

Même pas digne de mon

propre entourage architectural.



♥ Nous y pensons rarement...
Mais le fait d'être ici me fait me sentir plus normal.
Entre confort et inconfort.
C'est une question d'équilibre.
Comme ce mouvement...
Je peux devenir un mouvement au lieu de me
déplacer n'importe où.

Et je dis : Comment pourrait-il y avoir une autre possibilité ?

Et je dis : Tout est prévu !

Et je dis : Tout est monotone.

Et pour ce qui vient après...

Nous nous installerons tout
simplement dans un monde confortable.

Forever Jeune

♠+♥ Commence en beauté,
Laisse-toi aller vers un temps
très étiré

Le vide ne peut pas attendre
Nous ne faisons que regarder le temps
En espérant le meilleur mais en
s'attendant au pire

Tu vas me cruiser ou pas ?

Mourons jeunes ou vivons pour l'éternité
Le toucher dure pour toujours mais
nous ne disons jamais jamais
Vivre près de la sortie

Le voyage ne dure qu'une courte partie

Même si ce n'est pas la fin

Tant d'aventures abandonnées aujourd'hui

Tant de chansons que nous avons
oublié de jouer

Tant de rêves chantés à l'improviste

Oh, qu'ils deviennent réalitééééééééééééééééé!

Les Laboratoires
d'Aubervilliers

Conseil d'administration
Xavier Le Roy
(président)
Corinne Diserens
Alain Herzog
Latifa Laâbissi
Jennifer Lacey
Mathilde Monnier
Jean-Luc Moulène
Matthias Tronqual

Direction collégiale
François Hiffler
Pascale Murin
Margot Videcoq

Le Journal des Laboratoires /
Mosaïque des Lexiques

Direction éditoriale
Pascal Poyet

Design graphique
Julie Rousset

Ont contribué à ce numéro

Sheila Atala
Aziyadé Baudouin-Talec
et Damien Guggenheim
Gregory Buchert
Célia Charvet
et Edward Perraud
Émilien Chesnot
et Juliette George
David Christoffel
et Jérôme Game
Tanguy Colas des Francs
Itxaso Corral Arrieta
Axel Coutaz
la Petite École (Clizia
Calderoni, Marie Pierrard
et Sophie Sénécaut)
Mark Geffriaud
le GROUPE DE
TRAVAIL DE GROUPE
pour un TRAVAIL DE
GROUPE DE TRAVAIL

Équipe
Brahim Ahmadouche
(sécurité incendie)
Émile Bagbonon
(régie générale)
Lucie Beraha
(communication
et relations presse)
Camille Bono
(production)
Florian Campos Chorda
(administration)
Elso Dewever
(stage publics et édition)

Theodoor Kooijman
Géraldine Longueville
Pascale Murin
Bocar Niang
Frédérique Petit
Pascal Poyet
Louise Siffert
et Claire Finch
Kristina Solomoukha
et Paolo Codeluppi
Yves Winkin
ainsi que vingt lectrices
et lecteurs de *Time
has fallen asleep
in the afternoon sunshine*,
projet conçu par
Mette Edvardsen.

Relecture
Julie Houis

Chargé de la diffusion
Benjamin Margueritte

Imprimé en
1 000 exemplaires
par Edgar imprimeur
(Aubervilliers)

Alix Gigot
(La Semeuse)
Benjamin Margueritte
(publics et édition)
Souad Souid
(entretien)

Dépôt légal
avril 2023

Licence
Les contenus
de ce journal sont
mis à disposition
selon les termes
de la licence Creative
Commons : Paternité
– pas d'utilisation
commerciale –
pas de modification.

Une biographie
de chaque contributrice
ou contributeur est
consultable sur le site
des Laboratoires :
www.leslaboratoires.org

Les Laboratoires d'Aubervilliers
sont une association régie
par la loi 1901, subventionnée
par la Ville d'Aubervilliers,
la Direction régionale des
affaires culturelles (Drac)
d'Île-de-France, le Département
de la Seine-Saint-Denis
et la Région Île-de-France.



îledeFrance

seine-saint-denis
LE DÉPARTEMENT

AUBERVILLIERS

Les Laboratoires d'Aubervilliers
41, rue Lécuyer – 93300 Aubervilliers
+33 (0)1 53 56 15 90
bonjour@leslaboratoires.org

LES LABORATOIRES
D'AUBERVILLIERS

6 Point d'arrêt / Frédérique Petit [3]. Souvenirs de la réunion du lundi 9 mai 2022 / GROUPE DE TRAVAIL DE GROUPE [7]. Faire forêt aux Laboratoires. Deux ans après / Tanguy Colas des Francs [10]. Sultanines / Gregory Buchert [14]. *Time has fallen asleep in the afternoon sunshine* [16]. *Nothing Ends* / Louise Siffert et Claire Finch [19].

7 Les cellules lavande / Géraldine Longueville [27]. *Caligrafia. Instante. Spell. Sol* / Itxaso Corral Arrieta [29]. Bref, quelques chansons / Pascale Murtin [33]. Dans une chaude lumière / Aziyadé Baudouin-Talec et Damien Guggenheim [35]. Trois fois Donald Trump / Émilien Chesnot et Juliette George [39]. Échos de deux conversations à la mission locale / GROUPE DE TRAVAIL DE GROUPE [42]. Une antenne du Musée griot à Aubervilliers / Bocar Niang [44].

8 Je suis dans tout / Sheila Atala [51]. *Time has fallen asleep...* [55]. Duplex / David Christoffel et Jérôme Game [57]. Nouvelle réfutation du temps / Mark Geffriaud [61]. Il envisage la réalité / Theodoor Kooijman [67]. à Mette Edvardsen / Pascal Poyet [69].

9 Palimpseste géographique, négociations acoustiques... / Kristina Solomoukha et Paolo Codeluppi [75]. Bref, quelques chansons / P. Murtin [79]. Adieu au visage / Axel Coutaz [81]. Faire voler les cendres / Célia Charvet et Edward Perraud [84]. Souvenirs de la réunion du lundi 20 juin 2022 / GROUPE DE TRAVAIL DE GROUPE [88]. Trois questions à Donald Trump / É. Chesnot et J. George [93].

0 123quaire / T. Kooijman [99]. Souvenirs de la réunion du lundi 19 septembre 2022 / GROUPE DE TRAVAIL DE GROUPE [100]. Comment dresser son hippo-campe / Yves Winkin [105]. Le jour où on a préparé une salade avec Zineb... / La Petite École [108]. ...*in the afternoon sunshine* [113]. *Nothing Ends* / L. Siffert et C. Finch [115].